L'Ivresse du papillon. Le Cameroun contemporain. Ombres et lucioles dans le sillage des artistes.

Servoz, Artistafrica/edimontagne, 2008, 211 p., ill.

Catherine Mazauric

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/17761>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.17761

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2014

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Catherine Mazauric, « L'Ivresse du papillon. Le Cameroun contemporain. Ombres et lucioles dans le sillage des artistes. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 213-214 | 2014, mis en ligne le 27 juin 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/17761> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.17761>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

L'Ivresse du papillon. Le Cameroun contemporain. Ombres et lucioles dans le sillage des artistes.

Servoz, Artistafrica/edimontagne, 2008, 211 p., ill.

Catherine Mazauroic

MANGA, Lionel. — *L'Ivresse du papillon. Le Cameroun contemporain. Ombres et lucioles dans le sillage des artistes*. Servoz, Artistafrica/edimontagne, 2008, 211 p., ill.

- 1 *L'Ivresse du papillon*, premier livre de son auteur, dont celui-ci signe d'ailleurs également la préface, est un ouvrage atypique, à la fois profondément subjectif, fruit du parcours intellectuel et affectif d'un « voyageur de l'esprit » récusant les ports d'attache que sont les routines des investigations disciplinaires (sociologie, science politique, écologie, critique d'art...), engagé et érudit, amenant le lecteur à percevoir, au-delà des discours empesés et des « sentences circulaires » sur le pays, un Cameroun où les éclosions de l'art tentent chaque jour de déjouer l'adversité. Avec ce livre, brossant une série de monographies d'artistes ou de collectifs, comportant de nombreuses illustrations en couleurs (reproductions des œuvres, photographies d'ateliers, de vernissages ou de performances, portraits des artistes...), Lionel Manga assortit son premier objectif, un tableau de la création artistique contemporaine en un pays particulièrement fertile en plasticiens talentueux, d'une réflexion parfois métaphysique et d'une critique particulièrement rêche de la société sur fond de laquelle cet art parvient à s'inventer.
- 2 L'écrivain l'indique lui-même dans l'« Envol » préliminaire : il s'agira de « fourbir une réflexion sur la scène de la création contemporaine », tout en « se tenant soigneusement à l'écart du style critique d'art », afin de déboucher sur une « chronique transversale du Cameroun de la post-indépendance », « un pays mal connu à l'étranger

et que nombre de jeunes vivent comme une trappe sans issue » (p. 7). Chaque chapitre consacré à l'œuvre d'un artiste, en particulier dans son rapport aux matières travaillées (bois, métal, plexiglas, artefacts industriels...), est ainsi nourri de considérations plus larges, portant notamment sur l'écologie, la ville, la culture ou les musées, « autant de fenêtres ouvertes sur un pays réputé notamment pour être une terre de football » (*ibid.*), « un beau pays tombé depuis un long demi-siècle déjà entre les mains d'une coterie sans rêve autant qu'arrogante, qui prétend dorénavant confisquer le futur et se reproduit tranquillement à cette fin » (p. 8). Écrire, sous les auspices de quelques « merveilleux professeurs de lucidité » (Debord, Foucault, Deleuze, Ricœur, Derrida, et surtout Michel Serres), à propos des rêves que rend parfois tangibles l'art contemporain en un tel pays, alors que « le volcan des frustrations accumulées » a explosé en émeutes à la fin du mois de février 2008, alors que chaque jour, de jeunes « déserteurs » « tentent le Grand Trek infernal dans le Sahara » (p. 8), c'est ainsi inventorier les « lucioles » annonciatrices d'un futur moins sombre. Si, donc, la chronique ne manque ni de dérision, ni d'aspérités, elle reste cependant riche en occasions de formuler, çà et là au ras du quotidien des gens ordinaires comme des créateurs, au travers des engouements esthétiques et de la description de ce qui fait l'arête intime d'une œuvre, nombre d'utopies plus amènes.

- 3 Tang Mbilla, le sculpteur sur bois d'Etetak, est ainsi le premier à ouvrir le bal des lucioles. Alors que son histoire est emblématique d'une forme de rédemption par l'art — autrefois comptable, puis brutalement licencié, il a dû entreprendre sa nouvelle carrière aux alentours de la quarantaine —, il illustre à travers son travail l'alliage d'une « tradition multiséculaire de rusticité » (p. 27) et d'une pratique contemporaine, rendue urgente par le souci environnemental et la catastrophe écologique qui menace, de la récupération et du recyclage. Formes rondes et paisibles, lignes serpentes rusant avec les stries du bois : les réalisations du sculpteur témoignent d'une sérénité conquise, obstiné contrepoint à la frénésie des marchés de bois tropicaux, « quelque part en Euroland » (*ibid.*).
- 4 Le sculpteur n'est pas le seul dont l'auteur entreprend de faire visiter l'atelier : des hauteurs de Yaoundé aux faubourgs de Douala, du Cameroun anglophone au pays bamiléke et à Bonendalé, « ancien comptoir colonial tapi sur la rive droite du Wouri » (p. 96), où un Joël Mpah Dooh, puis un Goddy Leye ont élu domicile, il s'agit de recomposer, au gré d'un lacs réticulaire associant un lieu de création à l'autre, la géographie mentale d'un pays fréquemment assimilé à une « marqueterie de peuples et de cultures » (p. 143). Chaque chapitre du livre allie ainsi, en un désordre savamment concerté, la présentation d'une œuvre et d'une biographie sommaire à une réflexion transversale, portant sur un aspect du Cameroun « post-Indépendance » : détournements de biens publics et économie de prédation, faillite urbaine, écheveau linguistique, religiosité et mysticisme, sexe et amour, relation à la mort, éducation, nouvelles technologies, ressorts d'un marché international de l'art peu accessible aux Subsahariens, mémoire et identité... Une certaine cohérence de l'art, à la beauté incendiée incertaine et fragile, se dessine alors malgré tout, face à l'anomie qui guette et parfois triomphe.
- 5 Une chèvre, en figure de proue dans un tableau de Nzante Spee, appelant l'adage populaire « La chèvre broute là où elle est attachée », c'est « au marché, au bar, à un barrage, le marchand, l'ivrogne et le flic saisis dans leur trivialité » (p. 33) que le peintre nous donne à découvrir. Au triptyque de couleurs primaires dont il use

principalement, et tout particulièrement à un jaune acide qui envahit plusieurs des œuvres reproduites, répond chez le commentateur « l'âge acide », « le Melting Age », celui « de la liquéfaction », d'« une esthétique de la décadence véhiculant une vision féroce du Cameroun, voire de l'Afrique noire » (*ibid.*). C'est une même vision corrosive qui s'impose dans les dessins érotiques, zoomorphes et drolatiques, d'un Hervé Yamguen, quand des chimères rosissantes et d'improbables corps morcelés témoignent d'une « aridité affective » (p. 80) suscitant à la fois le rire et le malaise. Violence encore, mais une violence partiellement domptée, dans les œuvres d'un Salifou Lindou, adepte de la tôle rouillée, pensant la ville comme une « confrontation âpre, dure et énergique » (p. 46), « greffier loufoque... de l'apogée d'une certaine apocalypse urbaine en cours à Douala et ailleurs » (p. 47). Violence qui culmine dans la nuit investie par le collectif Kapsiki, théâtre cérémoniel d'une performance crématoire. Si cet autodafé témoigne sans doute avant tout d'une légitime « rage contre le système » (p. 167), le livre cherche plutôt à inventorier les manifestations du caractère fécondant de la colère, tandis que d'autres artistes vont, eux, frayer leur voie dans « une candeur presque surnaturelle » (Jean-Marc Siangué) (p. 62), en un style dynamique, « habité par l'énergie propre de la danse », avec la légèreté comme un « immense défi » (Koko Komégné) (p. 105), en se faisant « adepte de la métonymie » (Hervé Youmbi) (p. 176), ou encore en peuplant l'espace urbain de figures monumentales, composites et hiératiques, pour veiller sur les vivants (Joseph-Francis Sumegné), tandis qu'un Guy Wouété ou un Goddy Leye se sont tournés vers la vidéo, les installations et les technologies numériques pour propulser leurs visions sur les chemins du monde, tout en demeurant « au cœur des ténèbres ».

- 6 Ouvert par un « Envol », l'ouvrage se clôt sur un dernier chapitre intitulé « Lucioles », ces coléoptères fragiles qui figuraient déjà dans le sous-titre, et dédié aux lieux d'exposition et de promotion de l'art camerounais contemporain : espace doual'art, découvreur d'un Pascale Martine Tayou aujourd'hui consacré, galerie MAM, quand « acquérir une œuvre d'art » pourrait bien constituer « une démarche thérapeutique » (p. 91). Des lieux qui permettent de « résister et continuer de rêver malgré la "mocheté" [...] vitriolée par l'écrivain congolais Sony Labou Tansi [...] et contre ses fauteurs estampillés qui font sans aucun souci leur affaire du Fiasco » (p. 183). Ainsi achèvent de se dévoiler les ressorts de l'énergie et de l'urgence habitant un livre qui est aussi ouvrage de poète : « Écrire [...]. Éventrer le silence du biologique avec la dague des mots [...]. Écrire la mort dans l'âme pour la vie qui continuera encore et encore » (p. 111). Parce qu'« au-delà de l'abîme plus que jamais à résoudre entre l'opulence d'une minorité et la démunition de myriades humaines, une option de futur est en émergence au sud du Sahara pour ceux et celles qui aspirent réellement à un monde différent », autant de « lieux » et de « problématiques à investir par les intellectuels et les artistes post-urbains du Sud et du Nord » (p. 129). S'il en était besoin, on mesure alors que les enjeux de cette méditation fiévreuse, rythmée par quelques titres de Fela Anikulapo Kuti, excédaient largement ceux de la seule « critique d'art ».